

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants





EURVILLE. - L'Equipage et la Meute

LA FORÊT DU VAL ET LE RALLYE EURVILLE

*Nous devons l'article que nous présentons à nos lecteurs à M. Ducruet, arrière petit-fils de M. Marcel-
lot, fondateur du Rallye Eurville, qui fut une grande figure de chasseur et de veneur en forêt du Val
en Haute-Marne.*

*La vénerie s'est actuellement repliée de cette région mais, qui sait, peut-être certain veneur contempo-
rain à la recherche de territoires et épris d'aventure pourrait reprendre le flambeau ?*

*Le texte qui suit a été repris d'un article publié dans un journal local « Les Cahiers Haut-Marnais »
dans un numéro paru en 1951.*

Longue de treize kilomètres et d'une largeur de huit kilo-
mètres, la forêt du Val s'étend de Wassy à Saint-Dizier
entre les vallées de la Blaise et de la Marne.

Au sujet des chasses qui de tout temps durent avoir lieu
dans le Val, on n'a pas de renseignements sur la période
antérieure aux temps modernes. Néanmoins, le souvenir
en est évoqué par un fragment de carreau vernissé (XIII^e
siècle) que l'on voit au Musée de Saint-Dizier. Recueilli
dans les fossés de l'ancien château de Saint-Dizier, il pro-
vient très probablement de cet édifice. En partie com-
plété par imitation d'autres carreaux trouvés dans la
même fouille, il représente un chasseur armé d'un épieu
dans un cadre formé de rameaux de chêne.

* * *

Comme la forêt du Der traversée de larges et longues
« tranches » ouvertes par les Guise, celle du Val fut le
théâtre de brillantes chasses à courre au XVI^e siècle tant
que cette famille eut en France une situation de premier
plan ; mais quand, à la fin du siècle, elle eut disparu de
la scène politique, c'en fut fini pour longtemps des chas-
ses à courre dans le Val. Ce n'est que trois cents ans plus
tard qu'à nouveau des équipages sillonneront ses « tran-
ches » et qu'y retentiront les sonneries des trompes et
les abois des meutes.

Avant 1896

A la vérité, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, dans
cette forêt peuplée de sangliers, de chevreuils, de lièvres,
etc., l'on avait organisé des battues et des chasses à tir.
Elles devinrent particulièrement importantes quand peu
après 1870, M. Marcellot, maître de forges à Eurville,
en devint propriétaire en partie et s'y fit construire en
lisière une vaste demeure au milieu d'un parc étendu. En
1879, il équipa un chenil groupant sous la direction d'un
piqueur et de deux gardes une quinzaine de Griffons Ven-
déens et une douzaine de Bassets ; et depuis, avec le con-
cours de nombreux invités « on a fait de belles chasses
au chevreuil et au sanglier », note M. Jacques Marcel-
lot, son fils.

Ce dernier prit la succession de son père au début de 1890
pour la direction de ces chasses. De longue date chas-
seur confirmé, il était particulièrement qualifié pour cela.

1896-1914

Chasses à courre de sanglier

A la suite d'une période brillante, 1890-1896 — qui devait
d'ailleurs se prolonger — au cours de laquelle chaque
année furent tués en moyenne onze sangliers, quarante

chevreuils et quarante-cinq lièvres, M. Marcellot décida de former, avec le marquis des Réaulx comme associé, un vautrait qui débuta sous la conduite d'un piqueur monté, Besogne, en septembre 1896.

Tenue de l'équipage : bleu de Prusse, revers et gilet bleu roi, sur les boutons inscription circulaire entourant un sanglier : « Rallye Eurville », culotte blanche.

De la sorte, après trois cents ans d'interruption, les chasses à courre étaient remises en vigueur dans la forêt du Val par M. Marcellot qui, pendant plus de quarante ans, allait en être l'infatigable animateur et le principal maître d'équipage.

Pour les suivre, il n'est que de feuilleter les carnets de chasse tenus régulièrement par lui de 1879 à 1939, c'est-à-dire pendant soixante ans. Bien qu'on regrette alors que les courtes notes portées en fin de chaque journée ne soient pas plus détaillées, quelques-unes, prises au hasard tandis qu'il faudrait les transcrire toutes, permettent néanmoins d'évoquer ces souvenirs.

5 février 1897

« Attaqué à la Grande-Chaine un solitaire de deux cents qui saute au Mont-Gérard, un chevreuil qui dans un crochet bondit devant les chiens, en entraîne trois ; les autres reviennent sagement à la voie et mènent, un peu espacés, par les Tailles-sur-Eurville, le Château-Gane, le Clos-d'Or, le Chaudron et les Bois Rozet. Près de l'enceinte d'attaque, le sanglier est relancé dans l'eau ; la chasse s'anime ; les chiens rallient de tous côtés et sont bientôt dix-huit.

Au Petit-Chaudron de superbes abois commencent. L'animal est dans le ruisseau, nageant et emporté par le courant ; quatre ou cinq chiens, pendus aux écouteles, le font plonger et cherchent à le noyer. La meute au bord le repousse à chaque effort pour prendre pied. Elle l'aurait certainement mis bas si M. Marcellot n'avait cru plus prudent d'intervenir et de servir le sanglier de deux coups de carabine. Mais tout n'est pas fini. L'animal disparaît au fond de l'eau ; on le recherche vainement ; un barrage est établi ; une fois la queue se montre, puis plonge à nouveau. Après une heure de recherches, une patte apparaît ; un nœud coulant permet de hisser le sanglier à terre. Curée chaude avec vingt-et-un chiens présents sur vingt-quatre — trois chiens blessés — trois heures et quart de chasse. »

11 décembre 1899

« Attaqué dans une compagnie, vingt chiens prennent un gros sanglier sur lequel on rallie vers deux heures. Le terrain très gelé rend la suite difficile ; un change enlève une partie de la meute. Quatre maintiennent l'animal et l'aboient près de l'étang des maisons forestières ; on rallie quelques chiens et il repart, va au Chaudron où pendant une heure il est au ferme courant. Manqué deux fois, il est absolument sur ses fins, ne marchant plus, mais se défendant vigoureusement dans les ronciers impénétrables. Six chiens sont blessés successivement, la nuit est survenue : l'on est obligé de le laisser.

Quatre heures de chasse ; une heure trois quarts de ferme courant ; forte gelée (moins huit à moins dix) depuis trois jours. »

D'autres fois c'était le mauvais temps qui sauvait l'animal.

27 octobre 1896

« Attaqué une bête de cent-vingt au Chaudron ; la chasse part à Jean-d'Uzès (ou Duset), revient au Chaudron, Six-

Arpents, Queue-de-la-Demoiselle où l'animal se fait battre. En raison du grand vent, tout le monde perd la chasse sauf Besogne.

Cinq heures de menée assez bonne ».

13 février 1901

« Attaqué à la billebaude, un animal de cent qui est chassé pendant six heures et quart, mais une série de rafales de neige finit par couvrir le sol, retarde les chiens et empêche les chevaux de marcher. Froid très vif. »



M. Marcellot en 1933.

Parfois aussi, c'est à sa vigueur que le sanglier devait d'échapper aux chasseurs en les entraînant à vive allure hors du Val, dans les forêts voisines, si loin qu'il faut une carte au 1/80 000^e pour suivre sa randonnée.

2 décembre 1899

« Attaqué avec quatre chiens, une compagnie de vingt sangliers. Un animal de cent-soixante se détache ; on lui donne les chiens de meute ; il va aux Tailles-Servais, traverse le chemin de fer, les bois Boulland, de Semallé, traverse le canal près de la chapelle Saint-Aubin, débûche, gagne les Côtes Noires qu'il longe sur le bord de la Marne. Un long défaut se produit près de Laneuville-au-Pont ; le sanglier avait passé la rivière. « Royale » relève la voie ; superbe débûcher jusqu'à la Garenne-de-Perthes, en passant encore par le canal. Dix-huit chiens ralliés relancent dans des fourrés où la chasse se tient longtemps. Puis le sanglier débûche de nouveau pour repasser le canal, la Marne, rentrer aux Côtes Noires et

reprend sa chasse du matin pour rentrer en forêt du Val, assez malmené par quatre heures de chasse. Arrêté au canal d'Éclaron.

Très beau temps.

Chasse pittoresque et très belle qui aurait été complète si l'on avait pris. La difficulté de servir les chiens aux Côtes Noires, que l'animal connaissait bien, et l'éloignement des ponts ont été pour beaucoup dans le résultat ». Comme il est mentionné dans plusieurs de ces notes, la chasse n'allait pas sans risques pour les chiens : mais parfois indépendamment de la récompense qu'est la curée, ils y trouvaient aussi leur bénéfice en achevant la journée pour leur compte et portaient bas, sans plus se soucier des rites cynégétiques.

28 octobre 1897

« Attaqué un solitaire qui se jette dans une compagnie du Mont-Gérard ; les chiens d'abord divisés, s'ameutent sur vingt-et-un sangliers qui passent à Vauclère. Au retour, un marcassin de soixante livres se sépare et fournit deux heures de bonne chasse, traversant à la nage l'étang de la Grande-Chaine. Vers trois heures, il doit produire un change marqué par quelques chiens. La voie se refroidit et l'on arrête au Chaudron. Quatre chiens sont sans doute maintenu l'animal. Sur le soir, Locleau et Fricole sont vus menant chaudement : ils rentrent couverts de sang et ayant fait curée. »

Chasses de chevreuil

Les sangliers diminuèrent rapidement dans le Val : en 1905, ils avaient à peu près disparu. En conséquence, MM. Marcellot et des Réaulx formèrent en 1903 un équipage de chevreuil auquel ils joignirent un équipage de lièvre formé avec des Beagles.

14 janvier 1905

« Attaque difficile : deux chasses arrêtées. On remet les chiens sur un des chevreuils lancés ; sagement mené jusque sur Saint-Dizier, il est relancé, rentre au centre, retourne sur la route de Saint-Dizier, va de là tout droit aux tailles du Mont-Gérard où il est relancé à vue devant le ruisseau par trois fois devant tous les veneurs. Il débûche, rentre à la Héronnière et est noyé par les chiens près de la route de Wassy après un superbe hallali courant

— quatre heures et demie depuis la première attaque — trois et demie depuis la seconde. »

Quoique moins fertile en péripéties que la chasse au sanglier, il arrivait que la poursuite du chevreuil entraînât les veneurs au loin, permettant parfois à l'animal de leur échapper. Puis à sonner la retraite manquée.

10 février 1905

« Très belle chasse. L'animal, un superbe broquant, ruse constamment, donne dans le change, mais les doubles sont vivement coupées, le change sagement évité. Il fait la plaine à diverses reprises. Sa vigueur est telle qu'il paraît imprenable, et les chevaux n'avancent plus que péniblement. Dans un dernier débûcher, il galope loin devant les chiens quand, tout à coup, on le voit s'affaisser et tomber. Il avait résisté cinq heures et demie. »

Chasses de lièvre

En 1906, M. Marcellot n'ayant plus le temps de s'occuper de la gestion de son équipage de chevreuil, dut s'en défaire et ne conserva qu'un petit équipage de lièvre formé avec les Beagles ; mais il n'abandonnait pas pour autant la direction des chasses du Val dont celles de cerf, comme on le verra plus loin.

Si en courant le lièvre le résultat était en général beaucoup plus rapidement obtenu qu'avec le chevreuil ou le sanglier — en une ou deux heures — parfois la poursuite ne demandait pas un effort moindre à l'équipage.

20 février 1909

« Après un change, attaqué à deux heures à Vauclère, le lièvre débûche sur Troisfontaines, Magneux, et se fait prendre dans les jardins de Wassy — trois heures de jolie chasse. »

7 mars 1909

« Mal chassé pendant trois heures, attaqué à quatre heures et demie, un lièvre de change qui se mène sans défaut, débûche sur Prez, va au Bois d'Avraiville et est pris au bord de la Marne vers six heures. »



Le chalet de Château-Gane, situé au centre de la forêt du Val, servait de rendez-vous de chasse.

Chasses au sanglier

Cependant les sangliers étaient revenus. Dès 1906, M. Bernard Viry, d'Allichamps, veneur infatigable autant que hardi cavalier qui depuis le début, suivait assidûment les chasses du Val, réorganisa un vautrait grâce auquel on revit bientôt dans la forêt des chasses au sanglier comme au cours des années antérieures, avec de semblables péripéties.

Tenue de l'équipage de M. Viry : bleue avec col, parements et gilet grenat.

Chasses au cerf

En 1896, en même temps qu'il formait un vautrait, M. Marcellot envisageait la possibilité de courir dans le Val non seulement le sanglier, mais encore le cerf. Il en fit donc venir un couple, et trois ans plus tard, il y avait une harde nombreuse dans la forêt.

Menées avec quelques chiens à cerf, trois chasses en automne 1899 et deux l'année suivante à la même saison, au bout de deux à trois heures se terminèrent chacune par la prise d'un animal porté bas par les chiens. Une nouvelle saison, prévue pour la période février-mars 1906, après la prise d'un dix-cors le 7 février ne put continuer. « Des temps affreux et une forêt à blanc d'eau » interdisaient toute espèce de chasse à courre. A l'automne de la même année, sur l'invitation de M. Marcellot, M. du Souzy, de Gevrolles (Côte-d'Or), qui chassait le cerf en Bourgogne et en forêt d'Auberive et d'Arc (Haute-Marne), vint passer une douzaine de journées avec son équipage au Val. Quatre chasses, du 20 au 30 novembre, furent données avec succès et non sans pittoresque.

27 novembre 1906

« Dix-cors. — Attaqué aux Grandes-Enceintes où il fait toute la chasse sans être vu par corps, étant forlongé. Après cinq heures de menée, à la nuit et par la pluie, il est relancé dans la Taille rase des bois d'Orléans, tient tête aux chiens et est servi au couteau par Laverdure (piqueur de l'équipage de Souzy). La curée se fait à la lanterne des bûcherons. — Les honneurs à Monsieur Marcellot. »

A la fin de cette journée, qui fut la dernière de la série, M. Marcellot note : « l'équipage, composé de chiens blancs et orange, race Baudry d'Asson et Chambray, mène lentement mais très sûrement — crie beaucoup — Excellent piqueur.

* * *

A partir de 1908, l'équipage du Souzy revient régulièrement chaque hiver dans des conditions semblables. La saison valut parfois aux meneurs de rudes journées.

31 décembre 1908

« Dix-cors, — Attaqué aux Grandes-Enceintes sur une harde de neuf animaux. Le cerf se fait battre dans la Fosse-Fadoué : hallali courant il suit les tranches, fait tête aux chiens sur celle de Valcourt, charge les chevaux, blesse un chien, et est servi au couteau sur la route — trois heures de chasse. Le sol est couvert de dix centimètres de neige. Le matin il a gelé à moins vingt-deux, toute la journée moins quatorze. Le piqueur a un pied gelé — Les honneurs à M.P. »

En six années, de 1908 à 1914, il y eut trente chasses et vingt-trois prises, dont dix-huit dans l'eau, étangs ou ruis-



Chasse couplée : Rallye Eurville et Rallye Champagne.

seaux. Là aussi, cachés dans les roseaux, trois des sept animaux abandonnés à la nuit trouvèrent leur salut. Quant aux quatre autres, si l'on avait dû renoncer à les joindre, ce n'était pas faute de les avoir recherchés malgré l'obscurité.

La saison 1913-14 se termina le 5 mars 1914 :

un daguet fut alors pris en quatre heures et demie. On relève seulement ensuite quelques jours plus tard pour la fermeture : « un lièvre forcé, pris en deux heures sur Eurville, après une jolie chasse toute en débûché. »

Quand reviendra l'automne de cette même année, la guerre sévira depuis deux mois ; plus n'est question de chasse au cerf, ou autre.

1914-1918

Les années suivantes, tandis que la guerre continuait sans qu'on pût envisager sa fin, ni, par conséquent, la reprise des chasses, le gibier ne cessa d'augmenter : le nombre des sangliers en particulier devint inquiétant pour l'agriculture des communes avoisinant la forêt : deux compagnies signalées en novembre 1915, deux autres de douze et quarante animaux le mois suivant. A défaut de chasses, il fallut procéder à des battues administratives que M. Marcellot fut chargé d'organiser. Y furent conviés les habitants des localités voisines ainsi que des militaires qui se trouvaient en cantonnement, chasseurs qualifiés mais moins expérimentés que ceux qui prenaient part aux battues et chasses à courre antérieures. De la sorte, néanmoins, cinq sangliers purent être abattus pendant l'hiver 1915, et seize au cours de l'hiver suivant.



Préparation d'un relais. Au centre, La Trace, piqueux. Les chiens semblent être des fox-hounds purs.

1919-1939

Chasses à courre. Chasses au sanglier

La guerre terminée, les chasses ne tardèrent pas à reprendre. Dès l'hiver 1919-1920, eurent lieu de nouvelles battues au chevreuil et au sanglier. Puis M. Viry reconstitua son vautrait, formé d'Anglo-Poitevins, avec lequel il chassa le sanglier chaque année, comme avant 1914. En outre, à plusieurs reprises, M. Viry le conduisit en forêt d'Arc sur l'invitation de M. du Souzy qui, d'autre part, y chassait à nouveau le cerf. Cette activité dura jusqu'à la mort de M. Viry, qui fut regretté de tous, en juin 1938, mort inattendue et prématurée alors qu'il avait pris part à toutes les chasses de la saison précédente et s'était encore vu décerner les honneurs de celle du 23 novembre.

Chasses au cerf

Cependant, le Val se repeuplait de cerfs. En conséquence, l'équipage du Souzy auquel se joignit désormais celui de M. Desbordes, d'Épernay, revient régulièrement découpler en forêt de novembre à février ou mars à partir de 1924. En 1932, l'équipage du comte Chandon de Briailles remplace celui de M. du Souzy dans cette association qui dura jusqu'en 1936.

Pendant cette période, neuf cerfs en moyenne furent pris chaque année : les journées se déroulaient dans des conditions comparables à celles de la période antérieure à la guerre.

En 1936, ayant dû se retirer, M. Desbordes donne tous ses chiens, soit trente-huit, à M. Marcellot qui, d'accord avec M. Viry, envisageait du fait de ce départ, de constituer une société qui continuerait à chasser dans la forêt du Val.

Effectivement, une entente fut établie entre M. Viry, M. Guyard, M. Cornet et M. Marcellot pour partager les frais : M. Renard y participe également, en particulier par le don d'un cheval, ainsi que M. Quillard. Un peu plus tard en 1938, MM. Harmel envoyèrent leurs chevaux à Eurville et suivirent les chasses du samedi. Après un rapide déjeuner à Eurville, le rendez-vous avait lieu aux Maisons forestières.

M. Marcellot fut chargé des fonctions de maître d'équipage. La Trace (Sussey), son piqueur de lièvre devint le premier ; son fils Hubert, faisant office de second avec Saute-au-Bois, l'homme de M. Cornet ; et un jeune valet de chiens à pied.

Sur les trente-huit chiens de M. Desbordes, on n'en avait gardé que vingt ; mais quelques élèves et des achats en fin de saison, en particulier dans l'équipage Rothschild où La Trace, qui avait débuté chez M. Viry, était premier, maintinrent l'effectif à une trentaine.

Au début, l'on eut quelques difficultés ; il fallut éliminer quelques-uns de ces chiens de réforme : mais peu à peu, il se forma un ensemble assez satisfaisant, travaillant dans le change de façon intéressante.

Il y avait chasse tous les samedis pendant la saison automne-hiver, et le jour de la Saint-Hubert, 3 novembre, quel que fût le jour de semaine.

De tout temps, M. Marcellot convia de nombreux invités à suivre les chasses du Val ; et si l'on parcourt ses carnets, après ceux qui prirent part aux battues des premières années, on voit successivement apparaître leurs fils, puis leurs petits-fils. Il recevait les officiers du haras de Montier-en-Der de même que ceux des garnisons de la région ; cavaliers que l'on vit en tunique et culotte rouge avant 1914, en bleu-horizon après 1918, puis en tenue kaki. Au milieu des couleurs de la vénerie et de l'armée françaises parurent en 1938 celles de la Grande-

Bretagne ; elles étaient portées par Mer Haig, grand chasseur de grouse et maître d'équipage en Écosse, vêtu de l'habit rouge des veneurs de son pays. Parmi ces cavaliers galopait un jour dans sa longue lévite noire sans ceinture, et chaussé de bottes pour l'occasion, certain Père des Missions Étrangères portant une longue barbe noire effilée tel un mandarin ; c'était le R.P. Jean Viry, fils de M. Bernard Viry, qui après un premier séjour ininterrompu de douze années dans la brousse d'Indochine, était venu se reposer en France. Fervent chasseur et cavalier comme son père, il se remettait des fatigues et des soucis de son ministère à la colonie en se livrant au sport qu'il avait aimé pratiquer bien longtemps auparavant, quand il n'était pas encore entré dans les ordres. On vit de même un Père Blanc, le R.P. Harmel, heureux après avoir indéfiniment cheminé dans des étendues désertiques, de galoper à nouveau dans les forêts de France. Quant aux piqueux, outre Besogne, La Trace, La Verdure, Saute-au-Bois, Vol-ce-l'Est, rencontrés dans les pages précédentes, ils s'appelaient La Branche, La Brisée, La Feuille, La Rosée... tous vieux noms de la vénerie française, de tous temps illustrés par ceux qui les portaient.

* * *

Après avoir rapporté dans les lignes plus haut transcrites les conditions dans lesquelles fut formé puis mis en

œuvre l'équipage de cerf du Rallye-Eurville, M. Marcelot note les résultats des laisser-courre ; janvier-mars 1937, treize prises ; septembre 1937 à mars 1938, trente-trois chasses, vingt-et-une prises ; novembre 1938 à avril 1939, seize prises. Puis, il ajoute sans commentaires :

« La guerre intervient.

Au fur et à mesure que les événements se précipitent et que les restrictions commencent pour l'alimentation de la population, des chiens sont abattus. Vers la fin, il n'en reste plus que douze, et ce dernier noyau est sacrifié la veille de l'exode. »

Les chasses à courre n'ont pas repris depuis. La dernière mentionnée sur le registre est du 18 avril 1939 : « troisième tête, attaqué à la Fontaine-la-Dame — pris Étang Coutin — six heures de chasse — laisser-courre Domy — servi par M. Marcelot — Honneurs à M. J. de Roussiers. »

Le hasard, si l'on peut dire, fait parfois bien les choses. Il convenait en effet que le dernier cerf couru dans le Val fût servi par M. Marcelot, toujours infatigable cavalier tandis qu'il venait d'entrer dans sa soixante-dix-neuvième année. C'était en quelque sorte le couronnement d'une magnifique carrière de veneur de plus de quarante ans, en même temps que la clôture des chasses à courre qu'il avait créées puis n'avait cessé de mener pendant tout ce temps.

RALLYE-EURVILLE

à M^r MARCELLOT et à M^r le Marquis des REAULX

ALEXANDRE PASSEVANT

Professeur de Trompe

Directeur du Cercle DAMPIERRE

FIN.

1^{re} TROMPE

2^e TROMPE

3^e TROMPE

Ped ad lib.

D.C.

Ped ad lib.

M. & C^{ie} 4635^{ter}